



20.900.2613 t

00:80

EMMA,

OU

UN SERMENT DE JEUNE FILLE,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. TOURNEMINE ET P. DE GUERVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Luxembourg, le 7 septembre 1844.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DUMONT, fabricant.....	M. PROSPER.
ADOLPHE, neveu de Dumont.....	M. BEROU.
FÉLIX DARCEY, capitaine de cavalerie.....	M. CHERUBINI.
PITOU, jardinier.....	M. ANGERANT.
GEORGES, brigadier.....	M. NARDO.
EMMA DE RANÇEY, pupille de Dumont.....	M ^{lle} MERRY.
ANNETTE.....	M ^{lle} LEROUX.
OUVRIERS. — OUVRIÈRES. — AMIS de Dumont. — GENDARMES, etc.	

La scène est en 1815, dans la maison de fabrique de Dumont, sur le bord de la Loire, aux environs de Tours.

ACTE PREMIER.

Un jardin en avant d'une maison de fabrique. — En face de la maison, la balustrade d'une terrasse. — A gauche, un pavillon.

SCÈNE I.

PITOU, OUVRIERS.

Air nouveau de M. Eustache.

CHOEUR.

Travaillons sans relâche,
Compagnons si joyeux,
Car, après notre tâche,
Le plaisir et les jeux.
De notr' maitress' si bonne,
En pensant au bonheur,
A tresser c'te couronne,
Nous aurons tous du cœur.

PITOU.

En ce beau jour de fête,
Le plaisir nous convie,
Au festin qui s'apprête,
Nous boirons à l'envie,
Puis, la danse légère
Nous mettra tous en train.

(A une paysanne.)

Nous danserons, ma chère,
Jusqu'à demain matin.

REPRISE DU CHOEUR.

Travaillons, etc., etc...

SCÈNE II.

PITOU, puis, ANNETTE.

PITOU.

Ah!.. dans un instant tout sera disposé. Mamzelle Emma ne viendra pas nous surprendre à l'improviste, et M. Dumont n'aura plus d'inquiétude à l'égard de la surprise qu'il ménage à sa pupille, à l'occasion de son retour. (Il regarde dans le jardin.) Quel beau coup-d'œil que ça va faire, ce soir!.. Bon! j'oublie les bouquets. (Elevant la voix, et à la porte du pavillon.) Mamzelle Annette... avez-vous bientôt fini?

ANNETTE, dans le pavillon.

Dans un moment, monsieur Pitou.

PITOU, sur le même ton.

Dépêchez-vous; il est déjà neuf heures, et on attend mamzelle Emma entre dix et onze.

ANNETTE, portant une corbeille de fleurs qu'elle dépose sur un banc.

Là! là! ne criez pas si fort... Me voilà, moi, et mes bouquets... Voyez comme ils sont jolis!

PITOU.

Ah! pour ça, c'est vrai, qu'ils sont ben jolis! et dire que c'est moi qui ai fait venir tout ça!.. C'est que j' m'y connais un peu, tout d' même! Voyez-vous, Mamzelle, à dix lieues à la ronde, j' suis le meilleur jardinier (Voulant lui prendre la taille.) et le plus amoureux.

ANNETTE, riant.

Aussi, dans le village on ne vous appelle plus que Jean Pitou, dit Pommier d'Amour.

PITOU.

C'est ça un joli nom.

ANNETTE.

J' crois ben, et voi' femme sera fièrement heureuse de s'entendre appeler ainsi... Madame Pommier d'Amour... Ah! ah! ah! ah!

PITOU.

Vous riez, Mamzelle, et cependant il ne tiendrait qu'à vous de porter ce joli nom... Mais vous vous moquez toujours, tandis que, moi, je m' dis comme ça : Nous serions si heureux dans notre petite maison... entourés de nos petits enfans, cultivant mon petit jardin... Ah! dame, c'est qu'il est joli, mon jardin, et d'un bon rapport! Mais dites-moi donc ce qu'il faut faire pour le toucher, ce cœur cruel et dénaturé?

ANNETTE.

Ce qu'il faut faire?.. Ne plus me parler de votre amour, ce qui, du reste, est bien chose inutile, puisque vous êtes conscrit... car vous êtes conscrit, monsieur Pitou, et vous allez partir en qualité de soldat... Ah! ah! ah! ah! Dites donc, si vous alliez attraper quelques prunes... ah! mais, ça vous sera égal, vous qui êtes jardinier.

PITOU.

Oh!.. quel ignoble calembourg... Soldat... moi, brourrr... j'en ai la chair de poule.

ANNETTE.

Fi! le poltron! (Remontant la scène.) Ah! je crois entendre notre maître.

PITOU.

Poltron! poltron!.. Je ferais tout, oui, tout, plutôt que d'être soldat... (A part.) Mais heureusement que M. Adolphe m'a promis de me tirer de ce mauvais pas, si son mariage avec mamzelle Emma a lieu... Et m'est avis que tous ces préparatifs.

ANNETTE, en scène.

Voici M. Dumont... Ah bien! vous parlez tout seul, maintenant?..

PITOU.

Oh! c'est comme qui dirait des réflexions à part moi... des projets...

ANNETTE, riant.

Sur votre prochaine campagne?

PITOU, à part.

Faut que j' lui ménage la surprise (Haut.) Précisément, Mamzelle.

ANNETTE.

Encore une fois, vous êtes trop poltron pour faire un soldat.

PITOU.

Encore?.. Ah! à la fin des fins, Mamzelle Annette, vous me ferez sortir de mon caractère, parce que, voyez vous?..



SCÈNE III.

LES MÊMES, DUMONT, ADOLPHE.

DUMONT.

Eh bien! eh bien! ou se fâche ici? (A Pitou.) C'est encore ta mauvaise tête qui fait des siennes... Prends garde à toi, ça finira mal.

PITOU.

Pardon, bourgeois, mais c'est...

ANNETTE, riant.

Monsieur Pitou qui se fâche parce que je soutiens qu'il ne sera jamais qu'un poltron.

PITOU.

Elle a juré de me faire endiabler, quoi! Méchante, va!

DUMONT.

Le fait est que Pitou sera bientôt sur le chemin de la gloire.

ANNETTE.

Et le pauvre garçon pourra bien rester en route.

PITOU.

Vous voyez, not' maître, elle continue.

DUMONT.

Allons, silence, nigaud... (A Annette.) Mes ordres sont-ils exécutés?



ANNETTE, reprenant ses bouquets.

Oui, Monsieur, tout est prêt.

DUMONT.

C'est bien... Va distribuer ces bouquets aux jeunes filles. (A Pitou.) Toi, dis à François de ne pas me perdre de vue, et qu'il agisse au premier signal que je lui donnerai.

PITOU.

Oui, bourgeois... Venez-vous, mamzelle Annette?

ANNETTE, la main au bonnet.

Je vous suis, monsieur le militaire.

PITOU.

J' te vaudrai ça... sois-en sûre.

SCÈNE IV.

DUMONT, ADOLPHE.

DUMONT, se frottant les mains.

Ah! tout va bien!..

ADOLPHE.

Enfin, mon oncle, serez-vous assez bon pour m'apprendre ce que signifient ces apprêts? La fête de M^{lle} Emma ne peut seule être cause...

DUMONT, d'un sérieux comique.

D'abord, Monsieur, avant de répondre à vos questions, permettez-moi, je vous prie, de vous en adresser une.

ADOLPHE.

Parlez, mon oncle.

DUMONT.

Regardez-moi, là... bien en face, et osez me nier que vous me cachez un secret, à moi, votre oncle, votre bon oncle.

ADOLPHE.

Oh! dites mon père, car vous en avez pour moi toute la tendresse; mais je vous assure, je vous jure même...

DUMONT.

Ne jurez pas. (Avec bonté.) Voyons, je te dis que tu souffre... que tu as là... quelque chose qui te rend malheureux. (Adolphe soupire.) Ah! corbleu! je ne veux pas que tu sois malheureux, moi! Allons, confie-moi ce chagrin, et voyons si on ne peut y apporter remède.

ADOLPHE.

Hélas! c'est impossible!

DUMONT.

Rien ne m'est impossible lorsqu'il s'agit de votre bonheur... Entendez-vous, ingrat?

ADOLPHE.

Comment résister à tant de sollicitude... Eh bien! sachez-le donc, ce secret que j'aurais dû vous confier plus tôt, ce secret qui fait le bonheur et le tourment de ma vie. Un mot suffira pour vous l'apprendre... J'aime!

DUMONT.

Nous y voilà!

ADOLPHE.

Oui, j'aime et sans espoir d'être jamais payé de retour... J'aime, et cet amour que j'ai dans le cœur, et cet amour dont la pensée me distrait de toute autre pensée... il causera ma mort.

DUMONT.

Voilà bien comme parlent tous les amoureux.

ADOLPHE.

J'en mourrai, vous dis-je, je le sens là; elle ne m'aime pas et je ne pourrai supporter son indifférence.

DUMONT, à part.

Ça devient sérieux. (Haut.) Et... le nom de cette belle inhumaine?

ADOLPHE.

A quoi bon?

DUMONT.

Je veux le savoir.

ADOLPHE, avec embarras.

Eh bien!.. c'est... M^{lle} de Rancey.

DUMONT, avec une surprise feinte.

Emma! ma pupille... (A part.) J'en étais sûr!

ADOLPHE.

Je suis bien téméraire, n'est-il pas vrai? mais l'amour calcule-t-il?

Air: Je n'ai pas vu les bouquets.

Sur votre Emma j'osai lever les yeux,
Pardonnez-moi cet acte téméraire;
De mon amour recevez les aveux,
Puis, votre main... séparons-nous, mon père.
De vos bontés, je garde souvenir,
Pour son bonheur, je fais un vœu sincère.
Vous le voyez, hélas! je dois mourir.
Pauvre proscrit, tel est mon avenir,
Heureux de quitter cette terre.

A l'instant je dois quitter ces lieux.

DUMONT.

Un moment, un moment, que diable!.. Et... tu es bien certain qu'elle ne t'aime pas?

ADOLPHE.

Si vous saviez avec quelle froideur elle a accueilli mes hommages.

DUMONT, à part.

S'il était vrai!.. Oh! c'est impossible. (Haut.) Eh bien! mon garçon, tu me vois diablement désappointé.

ADOLPHE.

Que voulez-vous dire?

DUMONT.

Que la surprise que je ménageais aujourd'hui à Emma ainsi qu'à toi, n'était autre qu'un bon contrat de mariage que je voulais vous offrir de signer l'un et l'autre.

ADOLPHE.

Quoi! mon oncle, vous avez osé...

DUMONT.

Mon Dieu, oui, j'ai osé penser que mon bonheur le plus grand serait de vous voir unis; n'êtes-vous pas tous deux mes enfans d'adoption? J'ai encore osé plus: je me suis dit: A eux deux, ils composent toute ma famille. Un jour ils seront mes héritiers; en attendant, nous vivrons tous heureux, contents, et bien que notre malheureux pays soit déchiré par la guerre civile, et que les habitans n'aient pas trop le cœur à la danse, j'avais fait préparer cette petite fête, pensant qu'elle vous causerait une surprise agréable. Tu vois que j'avais deviné ton amour.

ADOLPHE.

Que vous êtes bon !.. Et pourquoi faut-il...

DUMONT.

Corbleu !.. je ne renonce pas ainsi à un projet qui, depuis deux ans, fait mon bonheur... Il faudra bien qu'elle t'aime ou qu'elle dise pour quoi.

ADOLPHE.

Oh! ce serait trop de joie !.. mais elle ne consentira pas.

DUMONT.

Supposerais-tu qu'elle eût quelque inclination?..

ADOLPHE.

Je l'ignore; mais il m'est arrivé souvent de surprendre Emma ayant les yeux baignés de larmes... et si ce n'est une peine d'amour, bien sûr quelque chagrin secret la domine.

DUMONT.

Oh! pour le coup, tu perds la tête !.. Vision d'amoureux que tout cela... Des chagrins, et qui pourrait lui en causer?.. Allons, allons, rassure-toi... Emma ne peut tarder à arriver; j'espère que tout ira bien, et que ma petite fête ne sera troublée par aucun incident fâcheux.

ADOLPHE, lui tendant la main.

Allons, je m'abandonne à vous.

DUMONT.

Et tu as raison... Maintenant que tu connais mes projets, va te préparer...

SCÈNE V.

DUMONT, seul.

Ce cher Adolphe... c'est à lui, à son travail que je dois la prospérité de mon établissement. Oh! il faut que j'assure son bonheur, car Emma ne peut en aimer un autre; et quoique fille du baron de Rancey, mon ancien ami, je lui crois trop de bon sens pour que des idées de grandeur soient venues lui tourner la tête. Adolphe n'est pas noble, il est vrai, mais il possède toutes les qualités qui font d'un homme un cavalier accompli... et, corbleu! je ne vois pas qui pourrait empêcher ce mariage... J'entends une voi-

ture... (Regardant en dehors.) C'est elle... Tout est disposé. Nous allons savoir, Mademoiselle, ce que vous avez dans le cœur.

SCÈNE VI.

DUMONT, EMMA.

EMMA, courant à Dumont, qui l'embrasse.

Mon bon ami, que je suis heureuse de vous revoir !..

DUMONT, l'embrassant.

Chère enfant !..

EMMA.

Savez-vous qu'il y a des siècles que je vous ai quitté... Deux grandes journées sans vous voir !..

DUMONT.

M^{me} de Lonchamps, ma chère belle-sœur, t'aurait-elle fait mauvais accueil ?..

EMMA.

Loin de là, c'est une femme charmante, et que j'aime de tout mon cœur... Aussi, je me disais: Pourquoi faut-il que sa mauvaise santé nous prive si souvent de sa présence?.. (Regardant autour d'elle.) Mon Dieu! que se passe-t-il donc aujourd'hui?.. Ces guirlandes de fleurs... les ateliers fermés, les ouvriers réunis dans la cour, et revêtus de leurs plus beaux habits... (Regardant Dumont.) vous-même... Quel heureux événement est-il donc arrivé?..

DUMONT.

Voyons, cherche bien... N'est-ce pas aujourd'hui le 25 juillet?..

EMMA.

Une fête... Ah! oui... (A part.) Le 25 juillet... Quel souvenir, mon Dieu !..

DUMONT, qui a remonté la scène.

Allons, le signal...

(Il agite son mouchoir; on entend une salve de coups de feu, puis, des cris de joie.)

EMMA, vivement émue.

Grand Dieu! ces coups de feu... ces cris... Affreux souvenir !..

LES OUVRIERS, en dehors.

Vive notre jeune maîtresse !

EMMA, à part.

Merci, mon Dieu! ce n'était qu'une illusion, il ne s'agit que d'une fête.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADOLPHE, un bouquet à la main.

DUMONT, à Emma.

Comme te voilà troublée.

EMMA.

Rien : la joie, l'émotion...

(elle retombe dans sa rêverie.)

DUMONT, à part.

Maintenant, voyons la grande surprise... (A Adolphe.) Allons, courage !

ADOLPHE, à Dumont.

Elle me refusera... (A Emma.) Mademoiselle, j'ai voulu être le premier à vous offrir ces fleurs.. (Plus bas.) Emma, vous savez combien je vous aime !.. acceptez ce bouquet... que ce soit pour moi l'espoir de vous voir un jour combler mes vœux les plus chers.

(Dumont observe ce qui se passe en scène, et semble empêcher les ouvriers d'entrer.)

EMMA.

M. Adolphe, vous m'avez fait la promesse d'oublier cet amour... que je ne puis autoriser.

ADOLPHE.

Ah ! cette promesse, je la rétracte... c'était trop compter sur mes forces... Jamais je ne pourrai oublier... (Emma laisse tomber le bouquet.) Grand Dieu !..

DUMONT, bas, à lui-même.

Elle refuse... mon pauvre Adolphe !.. Moi qui croyais... (il fait signe aux ouvriers de rester en dehors, puis, à Emma.) Ah ! Emma ! Emma ! c'est de la cruauté !..

ADOLPHE, tristement, à Dumont, et en sortant.

Je vous avais bien dit qu'elle ne m'aimait pas !..

(Il sort ; Dumont va le suivre, lorsqu'Emma le retient.)

EMMA.

Mon ami, de grâce, ne me condamnez pas sans m'entendre...

(Dumont semble vouloir résister, Emma joint les mains et le supplie des yeux ; il revient en scène.)

SCÈNE VIII.

EMMA, DUMONT.

DUMONT.

Quelle est donc cette répugnance invincible qui te fait refuser l'époux que je te verrais prendre avec tant de plaisir ?

EMMA.

Ah ! mon ami, ne parlez pas ainsi... Si vous

saviez combien je suis malheureuse !.. Moi, haïr M. Adolphe !.. vous ne pouvez le penser.

DUMONT.

Cependant, ce refus...

EMMA.

Ce refus... Eh bien ! sachez-le donc, puisque je dois vous faire connaître tout entier ce mystère... Oui, mon plus grand bonheur eût été de combler vos vœux en nommant Adolphe mon époux, car je l'aime, mon ami... je l'aime !.. et jamais je ne serai sa femme !..

DUMONT.

Mais tu me feras perdre la tête !.. Que dis-tu là ?..

EMMA.

La vérité !.. Un serment qui m'impose de bien cruels devoirs... un serment renouvelé sur la tombe de mon père !

DUMONT.

Parle, je t'en conjure !..

EMMA.

Oui, je dois vous ouvrir mon cœur... Il y a quatre ans, j'en avais quinze à peine, mon père, vous le savez, quoique bien innocent, fut accusé d'avoir pris part à je ne sais quelle conspiration en faveur de la dynastie qui gouverne aujourd'hui la France.

DUMONT.

Il m'en souvient... Ah ! c'est qu'à cette époque, sous l'Empire pas plus qu'aujourd'hui, il est vrai, on ne plaisantait guère avec ces choses-là...

EMMA.

Obligé de quitter son hôtel pour se soustraire aux poursuites, et avoir au moins le temps de réunir les preuves de son innocence, mon père et moi nous habitons depuis un mois un petit appartement où nous vivions ignorés de tous, lorsqu'un jour, le 25 juillet 1811... Oh ! cette date est gravée là... nous entendîmes tout-à-coup une grande rumeur, des voix confuses... le bruit des armes, puis, enfin, des coups redoublés furent frappés à la porte... Quelle ne fut pas ma douleur en apprenant le but de cette affreuse visite !.. On venait arrêter mon malheureux père !

DUMONT.

Pauvre enfant !.. Il me souvient de ce triste jour... Mais achève, achève !

EMMA.

Tout-à-coup, un jeune homme se présente à moi, pâle et semblant souffrir plus que moi-même de la scène de douleur que nous avions sous les yeux... Il habitait la même maison que nous ; c'était un jeune peintre que mon père s'était plu à aider souvent de ses conseils... Ne voyant près de moi que cette figure amie, je m'écriai : Sauvez ! sauvez mon père !.. et tout ce que je possède est à vous !.. — « Oui, je le sauverai, ou je mourrai avec lui ! » n e dit-il, et il suivit ceux qui m'enlevaient ce que j'avais de plus cher au monde !.. Deux jours après,

deux jours d'angoisses et de tourmens, je le revis... Je ne sais par quel moyen il était parvenu à s'introduire dans la prison. « Je puis » faire évader votre père, me dit-il ; il y va de ma vie, il est vrai, mais ce que j'ai résolu de faire, je le ferai... Oh ! ne me refusez pas, car mes jours vous appartiennent... » Emma, je vous aime à l'adoration. Par donnez-moi de vous faire cet aveu dans un tel moment... mais quand la mort est si près, doit-on craindre de parler » Un dévouement si sublime, l'aveu de cet amour dans un instant si solennel, exaltèrent mon imagination, et... je lui fis la promesse d'être à lui s'il réussissait... Vous le savez, mon ami, mon père fut sauvé, et je pus aller sur la terre étrangère lui fermer les yeux.

DUMONT.

Et, depuis... revis-tu ce brave jeune homme ?

EMMA.

Jamais... Avant de partir... « Emma, me dit-il... je veux être digne un jour de vous donner mon nom; on se bat à la frontière, vous devez me comprendre. » Puis il ajouta d'une voix qui vibra jusqu'à mon âme :

At : Une fleur pour réponse. (Massini.)

Je vais partir, soutenez mon courage. Il faut, hélas ! renoncer à vous voir, Permettez-moi de conserver un gage Qui loin de vous nourrira mon espoir. Adieu, mes seules amours, adieu, je pars demain. Emma, si vous m'aimez, aht je vous en supplie, Donnez-moi l'image chérie Que retraça nia main.

DUMONT.

Quoi!.. ton portrait.

EMMA, baissant les yeux.

Vous oubliez qu'il était peintre.

DUMONT.

Jolie raison... Mais tu ne peux aimer ce jeune homme.

EMMA.

La reconnaissance... mon serment.

DUMONT.

Serment d'enfant!

EMMA.

« Si dans quatre ans, » ajoutait-il en recevant ce portrait. « je ne suis pas de retour, vous priez Dieu pour celui qui le 25 juillet 1811 » vous tendit la main. »

DUMONT.

Le 25 juillet 1811... quatre ans, dis-tu ? Mais ce terme fatal expire aujourd'hui même ?

EMMA.

Oui, je ne l'ignore pas. (Elle soupire.) Mais dites-moi, mon ami, puis-je apporter une telle rigueur envers celui qui vint à moi avec tant de grandeur d'âme.

DUMONT.

Cette délicatesse est louable, j'en conviens...

Mais réfléchis : ce jeune homme, qui depuis quatre ans n'a donné de ses nouvelles, sera mort à l'armée.

EMMA.

Hélas ! je le crains... Pauvre Félix.

DUMONT.

Mais tu l'aimes donc ?

EMMA.

Ne vous ai-je pas fait l'aveu de mon amour pour Adolphe ?

DUMONT.

Écoute, ma chère Emma... Veux-tu t'en rapporter à la vieille expérience, à l'amitié de celui que tu nommes ton second père ?

EMMA.

De tout mon cœur.

DUMONT.

Assure donc dès aujourd'hui ton bonheur et celui de ce cher Adolphe, que tu fais mourir de chagrin.

EMMA.

Mais, mon ami, je ne puis trahir une promesse aussi sacrée et le condamner sans l'entendre. Pourquoi ne pas reculer de quelques jours cette cérémonie ?

DUMONT.

Pourquoi ? pourquoi ?.. Si j'avais connu ton roman, j'aurais pu céder à cette fantaisie ; mais songe à mes préparatifs, à tous nos invités qui attendent sans doute déjà dans le salon. Que veux-tu que je leur dise ?

EMMA.

Mon Dieu ! que faire ?

DUMONT.

Suivre mon conseil et oublier ces idées romantiques... Un serment de cette nature n'a aucune valeur... Enfantillage, te dis-je... Allons, il te reste à peine le temps de changer de toilette.

EMMA.

Vous le voulez ? Puisse le ciel ne pas me punir!..

DUMONT.

Je prends tout sur moi.

(Emma sort.)

SCÈNE IX.

DUMONT, ADOLPHE.

DUMONT, à part.

Voici l'autre. J'étais certain qu'il n'y tiendrait pas.

ADOLPHE.

Eh bien ! mon oncle ?

DUMONT.

Eh bien ! mon garçon, tu es aimé, adoré.

ADOLPHE.

Que dites-vous là ?..

DUMONT.

Eh ! parbleu ! la vérité.

ADOLPHE.

Mais que signifie ce mystère ?.. Cet entretien réclamé avec tant d'instance... mon bouquet refusé ?..

DUMONT.

Scrupules de jeune fille... enfantillage, te dis-je... A propos, notre monde arrive-t-il ?

ADOLPHE.

Nos amis sont réunis et vous attendent.

DUMONT.

A merveille !.. Je vais les chercher... car je veux que le contrat se signe ici, en présence de mes braves ouvriers.

ADOLPHE.

Le contrat, dites-vous ?

DUMONT.

Oui, le contrat... Ta jolie future est à sa toilette, elle consent à tout, elle t'aime... Encore une fois, il me semble que cela doit te suffire... Reste ici et attends.

(Il sort.)

ADOLPHE.

Mon oncle !.. Il ne m'entend plus... Je ne puis revenir de ma surprise. (On entend un bruit de voix.) Mais j'y pense, si M^{lle} de Rancey n'avait cédé aux sollicitations de M. Dumont que par reconnaissance de ses bontés pour elle... Oh ! ce serait affreux !.. Je ne pourrais accepter un tel sacrifice !.. Mais quel est ce bruit ?.. Que signifie ce tumulte ?..

SCÈNE X.

ADOLPHE, FÉLIX.

(Félix entre en escaladant la balustrade de la terrasse; ses habits sont en désordre; il est en petite tenue d'officier de cavalerie, mais sans armes.)

FÉLIX.

Qui que vous soyez, sauvez-moi, ou du moins donnez-moi une arme que je puisse leur vendre chèrement ma vie!

ADOLPHE.

Que signifie cette manière de s'introduire ?.. Mais je ne me trompe pas !.. C'est toi... Félix d'Arcey... mon ami... et dans quel état, mon Dieu !..

FÉLIX.

Adolphe !.. Oh ! mais c'est un coup du ciel.

ADOLPHE.

Ce cher d'Arcey!

FÉLIX.

Ce bon Adolphe !.. Après cinq ans de séparation... nous retrouver ainsi.

ADOLPHE.

Mais quel danger te menace ?.. Parle vite... explique-toi !..

FÉLIX, le conduisant vers la terrasse.

Ah ! mon ami ! Tiens, regarde...

ADOLPHE.

La brigade de gendarmerie !.. Mais ils s'éloignent; M. Dumont leur aura probablement parlé.

FÉLIX.

Il était temps !.. Six contre un... et pas d'armes !.. Maudite tête !

ADOLPHE.

Remets toi, et explique-moi par quel hasard...

FÉLIX.

Dis par quelle folie, puisque je suis amoureux.

ADOLPHE.

Amoureux !

FÉLIX.

Eh ! mon Dieu, oui, mon ami... amoureux d'une femme que je n'ai pas vue depuis quatre ans... Mais c'est toute une histoire que je ne prendrai pas la peine de te conter en ce moment.

ADOLPHE.

Depuis quatre ans ! toi, le plus inconstant des hommes.

FÉLIX.

Ta surprise dût-elle être plus grande encore, je l'aime toujours, et la meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est qu'à l'instant même je viens d'exposer ma vie pour la revoir.

ADOLPHE.

Je ne puis te comprendre ?

FÉLIX.

Cet uniforme ne te dit-il pas que je fais partie du corps d'armée que l'on nomme les brigands de la Loire, et ignores-tu que, sous peine d'être fusillé, nul ne doit aborder sur cette rive du fleuve ?

ADOLPHE.

Grand Dieu !.. Oui, je comprends maintenant... ce tumulte, ces gendarmes... Malheureux !.. Mais il faut fuir.

FÉLIX.

Fuir, dis-tu ?.. Non pas avant de savoir si je suis sur la trace de celle que je cherche.

ADOLPHE.

Mais elle habite donc ce village ?

FÉLIX.

Hélas ! je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'est fixée dans les environs de Tours, et que j'ai juré de les visiter tous. Mais, toi-même, tu vas m'apprendre chez qui je me trouve, et par quel hasard...

ADOLPHE,

Tu es ici chez M. Dumont, mon oncle, et la fête dont tu vois les préparatifs doit avoir lieu à l'occasion de mon mariage.

FÉLIX.

Ton mariage?.. Eh bien! voilà ce qui s'appelle jouer de bonheur... Parbleu! mon cher, je serai ton premier témoin.

ADOLPHE.

Y penses-tu, dans la position où tu te trouves?

FÉLIX.

Eh! qu'importe? si tu n'invites pas de gendarmes à ta noce.

ADOLPHE.

Songe donc que ta propre sûreté...

FÉLIX.

Exige au moins que tu me donnes asile jusqu'à ce soir. Une fois la nuit venue, je t'engage ma parole de retraverser la Loire.

ADOLPHE.

Ce parti est en effet le plus sage; reste donc, et surtout sois prudent... Mais on vient. Entre dans ce pavillon et répare, s'il se peut, le désordre de ta toilette.

FÉLIX, fausse sortie.

Ne me laisse pas tomber au milieu de ce monde comme un événement.

ADOLPHE.

Ne dois-je pas te présenter à mon oncle... à ma future?..

FÉLIX.

Elle est sans doute bien jolie?..

ADOLPHE.

Ah! mon ami, un ange!..

FÉLIX.

C'est cela... Elles sont toutes des anges... quand on est amoureux... mais après...

ADOLPHE.

Va donc, bavard!

FÉLIX.

Je ne suis qu'un moment.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

ADOLPHE, DUMONT, conduisant Emma qui se place de manière à ne pas voir la porte du pavillon; **AMIS, OUVRIERS, PITOU, ANNETTE, UN NOTAIRE.**

CHOEUR.

Aux: C'est la cloche du presbytère.

L'hymen en ce jour vous engage;
Jeunes époux, soyez heureux.
L'amour sera votre partage,
Si le ciel exauce nos vœux.

(Pendant le chœur, tous se sont placés, le notaire devant une table au second plan et qu'un domestique a disposée.)

DUMONT, au notaire.

Ajoutez que je fais mes deux enfants d'adoption mes légataires universels.

(Pendant cette réplique, Félix se montre à la porte du pavillon; Adolphe va à lui et le présente à son oncle.)

ADOLPHE, à Dumont.

Mon oncle, permettez que je vous présente M. Félix d'Arcey, mon meilleur ami.

(Dumont s'incline vers Félix qui lui rend son salut.)

EMMA, apercevant Félix.

Grand Dieu!.. Que vois-je?

(Dumont, qui a signé, présente la plume à Adolphe, ce qui l'empêche de présenter Félix à Emma; il se contente de la lui désigner.)

DUMONT, à Adolphe.

A mon tour, maintenant.

(Adolphe signe. Pendant ce temps, Félix s'est approché d'Emma qu'il reconnaît.)

FÉLIX.

Emma!.. vous, en ces lieux!

EMMA, à part.

Malheureuse! c'est lui!

FÉLIX, bas, à Emma.

J'étais donc oublié.

(Dans ce moment, Dumont vient présenter la main à Emma, qui se laisse machinalement conduire vers le notaire.)

EMMA, bas, à elle-même.

Que faire? mon Dieu!

DUMONT, se méprenant sur son trouble.

Allons, remets-toi.

ADOLPHE.

Elle pâlit!.. (A Emma.) Qu'avez-vous? au nom du ciel!..

DUMONT, lui présentant la plume.

C'est à toi de signer.

EMMA.

O mon père, protégez-moi. (Elle est prête à signer, lorsqu'elle aperçoit Félix contemplant son portrait qu'il a tiré de son sein; alors elle s'écrie, en jetant la plume: Jamais! jamais!)

(Surprise générale.)

TOUS.

Jamais!

Aux du final du premier acte de la Lune de miel.

ADOLPHE.

Quel malheur en ce jour m'accable!

DUMONT, à Emma.

Veux-tu donc trahir mon espoir?

EMMA, à Dumont.

A vos yeux je serais coupable.

ADOLPHE.

Qu'a-t-elle dit?

EMMA.

Affreux devoir !

DUMONT.

Pourquoi cette crainte nouvelle ?
Rassurez-vous, mes chers enfants.

ADOLPHE.

Quel supplice...

EMMA.

Douleur cruelle !

FÉLIX.

Pour moi, quel affreux contre-temps !

DUMONT.

Explique-toi, je t'en supplie,
N'al-je pas rassuré ton cœur ?
Ce serment...

EMMA.

Cause ma terreur.

(A l'extrême droite.)

Quel coup affreux ! celui que j'aime,
Faut-il l'accabler de douleur ?
Hélas ! dans ce moment suprême,
Il doit renoncer au bonheur !

ENSEMBLE.

FÉLIX.

Ah ! je le vois, malheur extrême !
Avoir ainsi trompé ma foi,
Oui, c'est bien Adolphe qu'elle aime ;
Elle n'est plus digne de moi !

ADOLPHE.

Moment affreux ! malheur extrême !
Tout me disait : Elle est à toi.
Perdrai-je ainsi celle que j'aime,
Quand j'allais lui donner ma foi ?

EMMA.

Moment affreux ! ô toi que j'aime,
Je ne puis vivre sous ta loi.
Douleur extrême, c'est moi-même
Qui dois renoncer à sa foi.

DUMONT et LE CHŒUR.

Moment affreux ! malheur extrême !
Il allait recevoir sa foi !
Oui, c'est Emma, c'est elle-même
Qui lui dit : Plus d'amour pour toi.

(Emma tombe dans les bras de Dumont, qui la soutient.)

VIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Un salon. — Portes latérales et dans le fond. — Sur le devant, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

PITOU, seul.

(Il est près de la porte de la chambre de Félix et cherche à entendre ce qui s'y passe.)

Je crois qu'on m'a jeté un sort... Plus je regarde, et moins je vois, plus j'écoute, et moins j'entends... Y a pourtant dans tout ceci un secret qu'il faudra que je sache... Si j' pouvais tant seulement... (Il retourne à la porte et regarde de nouveau.) Ah ! mon Dieu, non, j'ai beau m' crever les yeux...



SCÈNE II.

PITOU, ANNETTE.

(Annette, voyant Pitou, s'avance doucement et lui frappe sur l'épaule.)

PITOU.

Ah !

ANNETTE.

Eh bien ! c'est du joli ! Qu'est-ce que vous faites donc là, M. Pitou ?

PITOU.

Moi, Mamzelle ? Mais, rien... je... je...

ANNETTE.

Vous écoutiez à cette porte, vilain surnois, vilain espion que vous êtes !

PITOU.

Espion ! parce que j'étais là... qui... que... ah !...

ANNETTE.

Taisez-vous, vous n'êtes qu'un curieux !

PITOU.

Moi ?

Ah :

Si j'avais un pareil défaut,
Je suis assez franc, je vous jure,
Pour l'avouer ; mais il s'en faut,
Et vous me faites une injure.
Quelquefois, à la vérité,
J'écoute bien ce qu'on peut dire ;
Ce n'est pas par curiosité,
C'est dans le dessein de m'instruire.

ANNETTE.

Où... voilà une jolie excuse !

PITOU.

Une excuse... pardine, j'en ai pas déjà tant besoin ; et quand il n'y aurait que mon attachement pour mes maitres, parce que mes maitres, voyez-vous... moi, j' les aime, mes maitres... M. Adolphe surtout, *primo*, par la raison que c'est un bon jeune homme, et puis, *secondo*, parce qu'il m'a promis que s'il épouse mamzelle Emma, il m'achètera un remplaçant pour mon cadeau de noce, et j'y tiens, moi, à ce cadeau de noce-là ; or, vous comprenez...

ANNETTE.

Je ne comprends rien... car, enfin, quel rapport y a-t-il...

PITOU.

Quel rapport?.. Comment! vous n'avez pas vu que c'est l'arrivée de l'officier qu'est là qu'a arrêté le mariage qu'allait se faire? Vous n'avez pas vu que mamzelle Emma pleure et repleure, que M. Dumont est triste, M. Adolphe sens dessus dessous! Vous n'avez pas vu tout ça? vous êtes donc aveugle? Alors, mettez des lunettes...

ANNETTE.

Ah! vous êtes fou...

PITOU, avec malice.

Pas si fou et pas si bête non plus que vous le croyez, peut-être.

ANNETTE.

Bon! v'là encore une autre idée qui lui passe!

PITOU.

Que oui, que j'en ai encore une autre idée, et voulez-vous la savoir? Eh bien! c'est que celui que les gendarmes poursuivaient n'est autre que l'inconnu qui nous est tombé ici comme une bombe.

ANNETTE, réfléchissant.

En effet, l'uniforme qu'il porte... Mais, alors, il courrait les plus grands dangers.

PITOU.

Ah! le danger d'être arrêté et reconduit de brigade en brigade, voilà tout ce que je suppose; et, comme j' l'ai vu parler bas à Mamzelle, que j' suis sûr qu'il y a entre elle et lui quelque mic-mac, et que, dans tous les cas, sa présence est un obstacle au bonheur de M. Adolphe, d'où dépend l'accomplissement de sa promesse envers moi, je sais un bon moyen...

ANNETTE.

Et moi, je vous défends de l'employer, votre bon moyen. De quoi vous mêlez-vous? M. Adolphe a déclaré que ce jeune homme est son ami; il doit savoir ce qu'il a à faire; et ce qui se passe, que cela vous intrigue, que cela vous plaise ou non, ça ne vous regarde pas plus que moi.

PITOU.

Voyez-vous ça! Et mon remplaçant donc?

ANNETTE.

Votre remplaçant? Prenez garde de l'avoir plus tôt que vous ne l'espérez; car, pour empêcher ce que vous êtes capable de faire, je vais

prévenir M. Dumont, et vous faire mettre à la porte

PITOU.

Ah! non!

ANNETTE.

Ah! mais si!..

ENSEMBLE.

PITOU.

Air de Michel et Christine.

J' vous dis qu' vous n'irez pas,
J' vous arrête,
Belle Annette,
N' faites pas tant d'embarras,
Car vous ne pass'ez pas.

ANNETTE.

N' faites pas tant d'embarras,
J' vous l' répète,
Foi d'Annette,
D'avis je n' chang'rai pas,
Car j'y cours de ce pas.

ANNETTE, à part.

Il est bête et méchant.
Prév'nons ce qu'il veut faire.

PITOU, à part.

Elle n'est pas fille à s' taire,
Exécutons mon plan.

ENSEMBLE.

PITOU.

J' vous dis qu' vous n'irez pas, etc.

ANNETTE.

N' faites pas tant d'embarras, etc.

(Ils sortent par le fond. Adolphe entre par la droite.)



SCÈNE III.

ADOLPHE, seul.

Enfin, mon oncle a parlé... Le voilà dévoué ce secret qu'Emma cachait avec tant de soins... Fatalité! celui qu'elle aime, celui qui a reçu d'elle ce fatal serment... c'est Félix... c'est mon ami, mon compagnon d'enfance... Félix, que d'un mot je pourrais perdre. Oh! que dis-je? la douleur m'égare; Félix m'a confié ses jours et je les défendrai même au péril des miens. Oui, oui, c'est à moi de m'éloigner, et je dois leur donner à tous deux cette dernière preuve d'amitié et d'amour!.. Emma!.. Que lui dire?..

SCÈNE IV.

ADOLPHE, EMMA.

EMMA, à part.

Pauvre Adolphe ! comme il paraît souffrir !..

ADOLPHE, allant vers elle.

Emma !.. (S'arrêtant sur un mouvement de la jeune fille.) Ah ! vous avez raison, j'oubliais que désormais, tout entière à l'amour de M. d'Arcey, ce serait vous offenser que de vous faire entendre des paroles qu'il lui appartient seul de prononcer devant vous.

EMMA.

Adolphe ! je comprends combien vous devez m'en vouloir !

ADOLPHE.

Vous en vouloir ?

EMMA.

Oui... En cédant aux sollicitations de M. Dumont, en consentant à un mariage qu'un serment sacré me défendait de contracter, j'ai fait naître en vous un espoir que les décrets de la Providence viennent de détruire... Pardonnez-moi si elle n'a pas voulu que je fusse sacrilège.

ADOLPHE.

Dites qu'elle a comblé vos vœux en vous rendant, comme par miracle, celui que, depuis quatre ans, vous aimez, celui que vous attendiez avec tant de constance.

EMMA, à part.

Celui que j'aime ! (Haut.) Que vos paroles sont cruelles !

ADOLPHE.

C'est que je souffre tant, voyez-vous ? c'est qu'il est si horrible de toucher au bonheur, et de voir en un instant toutes ses espérances détruites... et cela lorsque je pourrais...

EMMA, effrayée.

Que voulez-vous dire ?

ADOLPHE.

Oh ! c'est que ma tête se perd ! c'est que, malgré moi, et à votre vue, une pensée horrible m'agite...

EMMA, plus effrayée.

Oh ! mais, expliquez-vous donc mieux... Depuis ce matin, ce que j'ai pu apprendre sur l'arrivée de M. d'Arcey dans cette maison me fait penser qu'il n'y est entré que pour se soustraire à un danger qui, sans doute, le menace encore. S'il en est ainsi, vous le protégerez, n'est-ce pas ?

ADOLPHE.

Comme vous l'aimez !

EMMA.

Oui, je l'aime comme une fille doit chérir le libérateur de son père... et la reconnaissance...

ADOLPHE.

Quoi !.. la reconnaissance ?..

EMMA.

M'oblige seule à tenir mon serment,

ADOLPHE.

Il se pourrait !.. O mon Dieu !.. dois-je croire à tant de bonheur ?

EMMA.

Oui, Adolphe ; je n'ai jamais aimé que vous. Et, cependant, vous le voyez, je ne puis être votre femme.

ADOLPHE.

Oh ! tout espoir n'est pas perdu !

EMMA.

Mais, parlez-moi de Félix !.. Qu'a-t-il à craindre ?

ADOLPHE.

Il faut qu'il parte, qu'il s'éloigne au plus tôt.

EMMA.

Que dites-vous ?

ADOLPHE.

La moindre indiscretion, et il est arrêté, fusillé à l'instant même.

EMMA.

Grand Dieu !..

ADOLPHE.

Rassurez-vous : ceux qui le poursuivaient ont perdu ses traces, et, cette nuit, à l'aide d'un déguisement, je lui fournirai les moyens de rejoindre son corps.

EMMA.

Ah ! que cette conduite est noble et généreuse !

ADOLPHE.

Ne me remerciez pas... Mais, de grâce, pas un mot de tout ceci, même à Félix ; peut-être refuserait-il mes offres.

EMMA.

Soyez tranquille... Mais ne perdez pas un moment.

(Adolphe lui baise la main et sort. Félix se montre à la porte de sa chambre et les observe.)

SCÈNE V.

EMMA, FÉLIX, l'observant.

EMMA, se croyant seule.

Bon Adolphe ! Oh ! oui, je l'aime !

FÉLIX, à part.

Qu'entends-je ?

EMMA.

Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une fatale destinée m'enchaîne à l'homme auquel je ne puis accorder que mon estime ?

FÉLIX, à part.

Oh ! ce sacrifice ne s'accomplira pas.

EMMA.

Mais, qu'ai-je dit ? Et mon serment... Oh ! mon père, toi qui vois la faiblesse de ton enfant,

daigne lui venir en aide, et soutiens son courage !

Acte : O toi qui m'apparus, etc. (Secret de famille.)

O toi que bien souvent je revis en mon rêve,
Toi, dont le souvenir vient ici me troubler,
Mon père, entends ma voix, que ma tâche s'achève,
Et puis vers toi daigne me rappeler.
A ce serment je dois être fidèle,
Soutiens mon cœur, car je le sens faiblir.
Adieu, bonheur, pour moi plus d'avenir !
Fais que Dieu vers toi me rappelle
Quand j'aurai comblé ton espoir.
Mon père, que Dieu me rappelle
Quand j'aurai rempli mon devoir.

FÉLIX, à part.

Allons ! il le faut.

EMMA, l'apercevant.

C'est lui !

FÉLIX.

Permettez-moi, Mademoiselle, de bénir le hasard qui me fait vous rencontrer seule. Il me tardait tant, depuis ce matin, de voir arriver ce moment.

EMMA, à part.

Que lui dire?..

FÉLIX.

Oh ! remettez-vous, et croyez bien que si j'avais pu penser un instant que ma présence en ces lieux dût vous être pénible...

EMMA.

Monsieur !.. Oh ! je dois vous sembler bien coupable !..

FÉLIX.

Coupable ! dites-vous... (Avec effort.) Et pourquoi vous accuser d'une faute qui est la mienne ? (Mouvement d'Emma.) Sans doute... depuis notre séparation, n'aurais-je pas dû mettre tout en œuvre pour connaître le lieu de votre retraite et vous faire parvenir de mes nouvelles... à vous, ma fiancée... presque ma femme !..

EMMA.

Monsieur !

FÉLIX.

Oh ! je comprends tout ce que devait avoir d'horrible votre situation, car ne pouvant douter de mon amour, vous avez dû croire que j'avais trouvé la mort en cherchant à vous mériter, et lorsque M. Dumont, votre tuteur, vous aura dit : Emma, en reconnaissance de ce que j'ai fait pour toi, et de l'attachement de père que je t'ai voué, consens à faire le bonheur de celui que je nomme mon fils, vous n'aurez pu refuser, car là aussi il y avait une dette à acquitter ! Répondez, Emma, n'est-ce pas là ce que vous avez pensé, ce qui a eu lieu ?

EMMA, hésitant.

Je dois l'avouer... mais...

FÉLIX.

Vous voyez donc bien que, seul, je suis coupable, quoiqu'il me serait facile de justifier mon silence ; mais pourquoi revenir sur des faits ac-

complis?.. Ce que j'ai vu, ce que j'ai appris depuis ce matin, m'ont dicté mon devoir, et quoi qu'il m'en coûte, je saurai le remplir, afin de vous prouver à quel point votre bonheur m'est cher.

EMMA.

Que dites-vous ?

FÉLIX, apercevant Adolphe, à part.

Adolphe ! Avant d'achever mon sacrifice, sachons au moins s'il est digne d'elle. (A Emma.) Emma, laissez-moi seul un moment, et croyez bien que je ne veux que votre bonheur...

EMMA.

Je ne puis comprendre... mais j'ai confiance en votre loyauté... Monsieur Félix, quoi qu'il arrive, la fille du baron de Rancey n'oubliera jamais le 25 juillet 1811.

SCÈNE VI.

FÉLIX, ADOLPHE.

ADOLPHE, voyant sortir Emma.

Tu viens probablement de faire tes adieux à M^{lle} Emma ?

FÉLIX.

Mes adieux ?

ADOLPHE.

Sans doute... Ne m'as-tu pas promis qu'à la nuit tombante... J'ai tout fait préparer pour ton départ, et ta propre sûreté exige...

FÉLIX.

Oh ! permets-moi de croire que mon intérêt n'est peut-être pas ici ce qui te tient le plus au cœur...

ADOLPHE.

Quoi ! tu supposerais ?..

FÉLIX.

Voyons, quitte cet air embarrassé, et agis en homme d'honneur, en avouant franchement que ma présence t'inquiète, et que la jalousie, bien plus que l'amitié, t'a dicté la démarche que tu fais en ce moment.

ADOLPHE.

La jalousie !.. Ah ! tu pousSES loin la fatuité ! Celle que j'allais épouser te voit pour la première fois, et tu me permettras de supposer que, malgré tout ton mérite, Emma n'est pas assez légère pour sacrifier à un caprice des engagements sacrés.

FÉLIX.

Je suis de ton avis, et je fais même plus, car ce que tu supposes seulement je l'affirmerais, moi. Emma n'est point assez légère pour sacrifier à un caprice des engagements sacrés.

ADOLPHE.

Elle ne peut en avoir d'autres que ceux qu'elle a contractés envers mon oncle et moi.

FÉLIX.

Adolphe, je viens de t'adjurer d'agir en hom-

me d'honneur. Oseras-tu me soutenir que M^{lle} de Rancey t'a laissé ignorer qu'un serment solennel engageait son sort au mien ?

ADOLPHE.

Eh bien ! oui, elle m'a fait cet aveu ; mais je le jure, il y a deux heures j'ignorais encore le nom de l'homme de qui dépendait sa destiuée.

FÉLIX.

Et tu n'avais pas supposé que cet homme pouvait reparaitre et faire valoir ses droits ?

ADOLPHE.

Je n'avais pas supposé que cet homme pût employer la ruse et le mensonge...

FÉLIX.

Adolphe !..

ADOLPHE.

Pour pénétrer chez moi le jour même où, se croyant affranchie de sa promesse par quatre années de silence, Emma consentait enfin à accorder sa main à celui qui, seul, possède son cœur ! Je ne pouvais supposer qu'après avoir été généreux, cet homme reviendrait, égoïste et cruel, exiger que la reconnaissance d'une jeune fille se changeât en un amour impossible ; j'espérais qu'il comprendrait quelle conduite il devait tenir, et, comme j'ai mis tout mon bonheur dans cet hymen, j'ai juré qu'il s'accomplirait, quand même il faudrait l'acheter au prix des jours non plus d'un ami, mais d'un rival odieux.

FÉLIX, à part.

Oh ! comme il l'aime aussi !.. (Haut, et avec effort.) Assez, assez, Adolphe... Tu ne sais pas par quelles affreuses angoisses mon cœur est déchiré, et peut-être que malgré moi j'oublie-rais...

ADOLPHE.

Plus qu'un mot... Consens-tu à partir, et renonces-tu à la main de M^{lle} de Rancey ?

FÉLIX.

Penses-tu que la violence puisse m'y contraindre ?

ADOLPHE.

Il faut me répondre, ou bien le choix des armes décidera lequel de nous deux cèdera sa place à l'autre.

FÉLIX.

Un duel avec toi !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANNETTE, accourant.

ANNETTE.

M. Adolphe ! M. Adolphe !.. (Bas, voyant Félix.) Ah ! j'vous cherchais.

ADOLPHE.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?..

ANNETTE.

Plus bas, donc ! La gendarmerie s'est remise aux troussees de l'homme qu'elle poursuivait ce

matin, et M. Georges, le brigadier, vient de sommer M. Dumont de lui laisser perquisitionner la maison, où il dit qu'il est sûr qu'on le trouvera.

ADOLPHE.

Grand Dieu !..

ANNETTE.

Or, il n'y a d'étranger ici que M. Félix, j'ai pensé.

ADOLPHE.

Et tu as bien fait. Va, cours au-devant de Georges, dis à mon oncle qu'il tâche de l'éloigner, de le retenir un moment, cinq minutes seulement, et je réponds de tout.

ANNETTE.

J'y vole !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, FÉLIX.

ADOLPHE, rapidement.

Félix, oublions la querelle de tout à l'heure, pour ne plus nous inquiéter que de toi ; car, je ne puis te le cacher, un grand danger te menace !

FÉLIX.

Oh ! ne feignez pas la pitié... le trouble de cette fille m'a tout appris ; et puisqu'il le faut, j'ai hâte que ma destinée s'accomplisse...

ADOLPHE.

Mais c'est la mort que tu braves ?

FÉLIX.

N'allions-nous pas nous battre ?.. Il est vrai qu'un duel me laissait plus de chances qu'une dénonciation, mais enfin, il fallait bien que j'acceptasse vos armes.

ADOLPHE.

Que dit-il ?.. Ah ! non, tu ne peux penser... Non, non, tu ne me supposes pas capable d'une pareille infamie !..

FÉLIX, à part.

S'il était vrai !

ADOLPHE, hors de lui.

Exaspéré par l'amour, par la jalousie, j'ai pu douter de toi, t'offenser, te provoquer même... Mais me débarrasser d'un rival par une insigne lâcheté !.. Oh ! dis-moi que la pensée ne t'en est pas même venue, si tu ne veux que je tourne contre moi ces armes que je t'apportais pour protéger ta fuite.

FÉLIX.

Eh bien ! eh bien ! j'accepte tes moyens d'évasion... (Il va à la table et écrit.) Oh ! j'avais besoin de cette preuve.

ADOLPHE, vivement.

Là, préparés par mes soins, des habits d'ouvrier dont tu vas te revêtir... Cette chambre donne sur une cour déserte ; une porte, dont voici la clé, ouvre sur la campagne ; à quelques minutes de distance, un bois qui protégera ta

fuite... Hâte-toi!.. (Bruit en dehors.) Ah ! le bruit de cette arme à feu m'instruira que tu as atteint le bois... Tu seras à l'abri de tout danger.

FÉLIX.

Merci... Maintenant, cette lettre pour Emma, et ta parole que, quoi qu'il arrive, nous ne cesserons pas d'être amis...

ADOLPHE, lui serrant la main.

Oh ! jamais ! jamais !.. (Le bruit redouble.) Val fuis donc !..

FÉLIX.

Adieu !..

(Il sort.)

ADOLPHE, un pistolet à la main.

Oh ! personne à présent ne passera le seuil de cette porte !..

SCÈNE IX.

ADOLPHE, DUMONT, ANNETTE, GEORGES, GENDARMES; puis, EMMA.

CHŒUR.

Airs de Fra-Diavolo.

Livrez, livrez le capitaine !
D'obéir, montrez-vous jaloux ;
A l'instant même qu'on l'amène,
Ou bien craignez notre courroux !

DUMONT.

Encore une fois, Messieurs, je vous assure...

GEORGES.

Et moi, je vous répète, Monsieur, que les renseignements que j'ai sont certains, car ils me sont fournis par une personne de votre maison.

(Il fait signe aux gendarmes de visiter les chambres.)

EMMA.

Que signifie ?.. (Allant vers Adolphe.) Parlez ! parlez !..

ADOLPHE, à lui-même.

Et rien encore !..

EMMA.

Vous gardez le silence ?.. Ah ! malheureux ! est-ce donc que vous l'avez livré ?..

DUMONT.

Lui !.. Et il se tait devant une telle accusation !..

UN GENDARME.

Rien de ce côté !

GEORGES.

Visitez cette autre pièce.

ADOLPHE.

Celle-ci !.. Le premier de vous qui fait un pas est mort !..

EMMA, à part.

Oh ! merci, mon Dieu !.. Je savais bien qu'il ne pouvait être un traître !..

GEORGES.

M. Adolphe, prenez garde, en me résistant,

d'attirer sur vous toute la responsabilité de cette affaire.

(On entend un coup de feu au loin.)

ADOLPHE, à part.

Ah ! enfin !.. (Haut.) Vous avez raison, Monsieur... je serais un insensé en m'opposant à l'exécution de vos ordres ; j'obéis à la loi, faites votre devoir... (Le brigadier et ses hommes entrent dans la chambre.) Quant à moi, j'ai rempli le mien, car Félix est sauvé !

DUMONT.

Mais quel est donc l'infâme qui l'a vendu ?

ANNETTE.

Eh ! parbleu ! ce bon gobet de Pitou, qui croyait travailler pour M. Adolphe, et s'assurer ainsi un remplaçant que, grâce à moi, j'espère bien qu'il n'aura pas.

EMMA.

Adolphe, pardonnez-moi de vous avoir soupçonné, et croyez qu'en contribuant à sauver votre ami vous aurez acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

ADOLPHE.

J'ai fait ce que l'honneur me prescrivait, Mademoiselle... Maintenant, que mon sacrifice s'achève... (Lui remettant la lettre de Félix.) Cette lettre vous instruira sans doute du lieu où vous devez rejoindre votre époux... Emma, une place dans votre souvenir... Adieu pour toujours !

DUMONT.

Partir !.. Et mon consentement, s'il vous plait ?..

EMMA, qui a lu.

Vous avez raison, mon ami... (A Adolphe.) Oui, Monsieur, vous resterez malgré vous, car M. Félix ne vous le cède en rien en générosité. (Lisant.) « Emma, je vous aimerai toujours, mais le don de votre main ne pouvait me suffire sans celui de votre cœur, et c'est un bien dont il ne dépend plus de vous de disposer... Soyez donc libre, et donnez quelquefois un souvenir à celui qui ne peut plus rien pour votre bonheur. » (A part.) Oh ! je ne l'oublierai jamais !..

DUMONT.

Est-il possible ?

ADOLPHE.

Noble ami !..

LE BRIGADIER, rentrant.

Continuez les recherches au dehors.

(Il sort avec ses hommes.)

ENSEMBLE.

Air :

Pour nous, ici, plus de tristesse !
Quand le danger a disparu,
Abandonnons-nous à l'ivresse
Du bonheur qui nous est rendu.

FIN.

Imp. de M^{me} DE LAÇOMBE, r. d'Enghien, 22.